

CAMILLE

Monsieur Bernard n'avait que cette fille-là seulement. Et l'autre l'a tuée. Le bougre-là, le grand nègre aux yeux rouges, ce garçon du diable qui était entré blip ! comme ça, un jour, dans sa case, avait mis du feu sous la robe de cette femme d'honneur posée, convenable...

Rien à dire sur elle...

Elle repassait. Camille était repasseuse chez elle-même. Une fois les enfants déposés à l'école, elle rentrait tranquillement à la maison. En passant, elle avait crié :

« Bonjour ma commère Une Telle. Comment va, hein, Monsieur Un Tel ? Et la santé ? Toujours piam-piam ?... Ah, enfin, que voulez-vous ? A la volonté de Dieu... Je vais prier pour toi. »

C'est toujours vers les dix heures que ses amies lessivrières lui apportaient les pièces de linge à repasser. Elles formaient à elles quatre un petite société, s'entendaient bien, se sentaient le corps bien tranquille entre le travail, leurs enfants, leurs

hommes. Les yeux fermés sur les aller-virer de ces messieurs pour avoir la paix.

Mais le mari de Camille était calme, lui. Son père et Monsieur Bernard avaient été camarades depuis leur enfance. Ils avaient grandi à Trinité, puis, encore jeunes gens, s'étaient installés après le cyclone de 28 au Morne-Rouge où ils avaient acheté leurs propres terres, fondé famille, connu des hauts et des bas, le lot des gens de la campagne. Mais merci mon Dieu, on mangeait à sa faim, il y avait de quoi tenir la brise. Monsieur Bernard avait perdu tôt son épouse et s'était fait un devoir d'élever seul sa fille.

Chose plutôt rare, il n'y eut pas de concubine à la maison pour commander, faire la belle-mère, maltraiter son enfant. Pourtant, côté jupons, il n'était pas manchot.

Les deux compères s'entendaient bien pour couvrir mutuellement leurs fredaines.

Chacun donnait et recevait le coup de main de l'autre, on échangeait des avis pour la vente des cochons et des boeufs, pour la coupe du bois et les fours à charbon, pour le labourage, le plantage, la récolte et le charroyage selon les saisons, de l'igname, de la banane et des ananas, des choux dachine et du fruit à pain.

Les années s'écoulèrent. En deux mots quatre paroles, ils décidèrent de marier leurs enfants.

Camille n'y trouva rien à redire ; le garçon appréciait la fille de Monsieur Bernard, son parrain, vieux camarade de son papa.

Les jeunes époux s'entendirent bien parce qu'il n'y avait rien à se dire ni à se reprocher.

Avec son mari, jamais un mot plus haut que l'autre. Camille savait où était sa place.

Le quotidien passait. La naissance de Romule puis Annick, la nécessité, pour aider à faire bouillir le canari, de reprendre ce job de repasseuse qu'elle avait appris en quittant l'école après son certificat d'études.

Tout allait bien. Travail et train-train la semaine. Le dimanche, toujours en famille.

Au gré du calendrier liturgique, c'était l'un des papas qui invitait à tuer le cochon de Noël, c'était l'autre chez qui on faisait roussir un coq pour le dimanche de Pâques.

L'après-midi, Camille, qui avait bu juste un peu de vin rouge, posait son corps dans une chambre. Elle ne pouvait s'empêcher de tendre l'oreille et de sourire au tapage des hommes qui jouaient aux dominos sous la véranda, leur gaîté tout imprégnée de rhum. Ou bien elle supportait les jérémiades et le malparler de sa belle-mère étendue auprès d'elle. Les enfants venaient parfois rejoindre les deux femmes pour les câjoleries qui leur avaient manqué durant les jours de classe.